

LA PAGE DÉCENTRÉE

15 avril 2018

L'ÉCRITURE : BUFFET CULTUREL À VOLONTÉ?

Sylvie Bérard



White racism, imperialism, and sexist domination prevail by courageous consumption. It is by eating the Other [...] that one asserts power and privilege.

[Le racisme blanc, l'impérialisme et la domination sexiste prévalent par une consommation courageuse. C'est en mangeant l'Autre [...] que l'on affirme son pouvoir et ses privilèges.]

— bell hooks, « Eating the Other »

Il y a quelques années, alors que je visitais mes parents en Floride, ils ont voulu m'amener dans un buffet : « il y a des sushis à volonté », m'ont-ils annoncé avec enthousiasme. Sur place, j'ai trouvé deux types de bouchées : des makis génériques, saumon et concombres, et d'autres qui m'ont troublée, jambon et cornichons. La clientèle s'enfilait indifféremment celles-ci et celles-là avec un bel appétit.

Récemment, sur Twitter, en réaction à la campagne #ownvoices qui vise à promouvoir la diversité des personnages en encourageant une diversité auctoriale, un écrivain (mâle) a fanfaronné en disant qu'il était la preuve vivante que les hommes pouvaient tout à fait créer d'authentiques personnages féminins. Mal lui en a pris : cela a suscité une avalanche de vrais et de faux passages hilarants, montrant que, justement, les auteurs masculins ne savent pas toujours si bien décrire leurs personnages féminins (voir l'article de Katy Waldman).

Cette semaine, j'ai assisté à un colloque sur l'appropriation culturelle et les peuples autochtones à l'UQAM, organisé par le Groupe de recherche interdisciplinaire sur les affirmations autochtones contemporaines (GRIAAC). Un exemple en particulier m'est resté en tête : l'artiste et ethnologue Sylvain Rivard, décrivant certains échanges à titre de consultant auprès de producteurs et cinéastes qui finissent parfois par lui dire « c'est mon film et ce sont mes Indiens, je les habillerai bien comme je veux ».

Ces événements, en apparence disjoints, posent néanmoins une double question commune à l'auteure que je suis : celle de la diversité et de l'appropriation culturelles. Jusqu'où puis-je aller

dans la représentation de l'Autre sans pour autant m'appropriier sa culture? Et au fait, où se situe la frontière intangible qui nous sépare de l'Autre? Là où commence tout ce qui n'est pas soi? Tout ce qui n'est pas comme soi? Ou plus loin, beaucoup plus loin? Et au nom de quels critères?

À moins que l'on se soit donné pour mission de n'écrire qu'à propos de notre propre nombril, de notre village, de notre famille, de notre classe sociale (par exemple, d'une seule rue blanche francophone et catholique de notre enfance), il n'est pas possible de n'écrire que sur soi, ou que sur ce qui nous ressemble étroitement. On peut dire à la blague que les auteures et auteurs de polars ne sont pas nécessairement des assassins, mais au-delà de la boutade, il y a là un fond de vérité : si l'on veut construire des univers crédibles, vraisemblables, multidimensionnels, il faut, tôt ou tard, sortir de sa seule expérience du monde.

De la même manière que les acteurs et actrices ont l'immense privilège d'incarner tous les personnages du monde, en tant qu'auteure, j'ai conscience de ce pouvoir que j'ai de vivre toutes les vies par procuration, d'adopter tous les points de vue aussi. Cependant, comme le dit le cliché (et Spiderman), « à grand pouvoir, grande responsabilité »! On a peut-être le droit, en principe, d'écrire ce que l'on veut comme on le veut dans nos livres, mais il faut quand même s'interroger sur notre responsabilité et sur ce que j'appellerais une *éthique de l'écriture*.

Lors du même colloque dont je parlais ci-dessus, l'artiste inuvialuit Nina Segalowitz a fait part de ses propres questionnements. Elle a confié qu'elle avait longtemps hésité avant de demander à apprendre le chant de gorge parce que, ayant été élevée par une famille juive montréalaise, elle n'avait pas grandi dans la culture traditionnelle inuit. Elle savait que les femmes de son peuple réservaient leur savoir-faire aux leurs. Et puis, elle s'en est donné la permission, pour reprendre ses droits sur un art dont l'histoire l'avait coupée. Je retiens de cette journée d'étude ce constat : il y a un risque d'appropriation quand il y a eu dépossession, et le travail passe par la réappropriation de sa propre culture.

Écrire demande une certaine confiance en soi. Est-ce qu'il ne faut pas savoir d'où l'on parle pour savoir de quoi l'on parle? Ne faut-il pas d'abord connaître son propre espace identitaire, sa propre culture, avoir l'assurance de qui l'on est avant de se nourrir de l'Autre (pour revenir à la métaphore cannibale de bell hooks citée en épigraphe)? C'est peut-être plus difficile quand on fait partie d'une certaine majorité, car on a peut-être moins souvent été ramené-e à ses propres limites. La diversité culturelle et identitaire n'est pas un buffet où l'on se bourre la face sans discernement! Écrire à propos de cette diversité demande du travail, un travail d'autant plus grand si celui ou celle à qui on veut réserver une place a été tenu à l'écart des représentations, délocuté, énoncé et construit n'importe comment par le discours dominant. Cette représentation éthique n'est-elle pas cependant une condition importante de la construction de mondes, du moins si l'on veut produire de l'écriture qui ait une certaine substance?

Ouvrages cités

hooks, bell. « Eating the Other: Desire and Resistance », dans *Black Looks: Race and Representation*. Boston : South End Press (1992). 21–39.

Waldman, Katy. « How Women See How Male Authors See Them », *The New Yorker* (2018). <<https://www.newyorker.com/books/page-turner/how-women-see-how-male-authors-see-them>>.